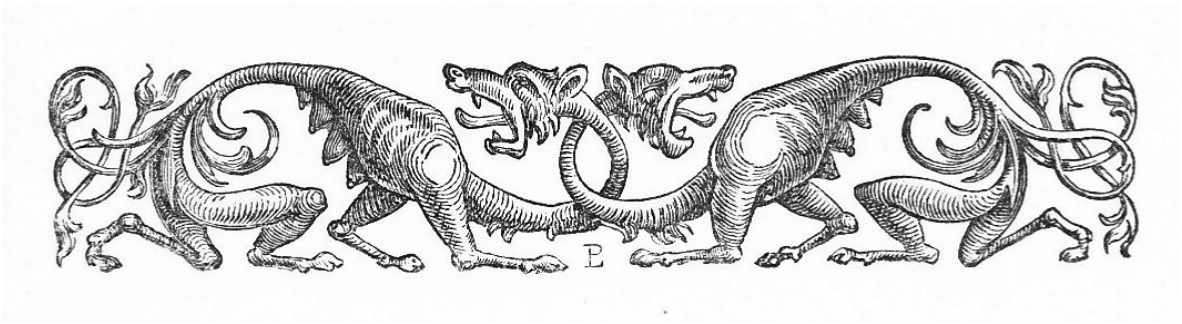


# LOUIS PERRIN

## AVANT-PROPOS

En dépit de leur rareté, les impressions de Louis Perrin se laissent facilement débusquer par ceux qui les recherchent. Elles ont ce je ne sais quoi de familier qui les distingue au premier coup d'œil dans une bibliothèque, au milieu de leurs congénères et à travers leur vêtement de cuir. Un balayage rapide de l'œil sur les rayons suffit et, par un curieux tropisme, la main est attirée vers ces formes fines et élégantes, souvent couvertes de maroquin par Bruyère, Allô ou Capé. Doutant encore de sa bonne fortune on les entrouvre et une fraction de seconde suffit pour être conforté tant le papier, la typographie, l'ornementation sont caractéristiques de l'imprimeur. Parfois, souvent même, on a la joie de découvrir la trace d'une provenance – envoi, ex-libris célèbre, note manuscrite. Le réseau des clients de Perrin, puis celui des amateurs qui ont recherché ses productions a formé et forme encore un petit monde homogène et compact. La faible diffusion de la plupart des titres a favorisé la dimension familiale ou tout au moins affective de cette quête. Le présent catalogue n'est pas destiné qu'aux aficionados de Louis Perrin. Il se veut aussi tour de lancement vers de nouveaux émules afin que la joie procurée par ces livres soit partagée avec des bibliophiles qui, sans le savoir encore, seraient héritiers du même goût.



# NOTICE BIOGRAPHIQUE

Les archives de l'établissement Perrin ayant été englouties dans le naufrage de la faillite, on est redevable des seuls éléments connus sur l'activité de Louis Perrin à la constante amitié qui l'a lié à Jean-Baptiste Monfalcon depuis 1824. Juste après le décès de son imprimeur et ami, l'historien a consigné quarante ans de souvenirs dans l'idée de publier un livre d'hommage sur Louis Perrin et sur ses travaux. Mais la veuve ayant assez rudement refusé de le publier, Monfalcon fut suffisamment froissé pour renoncer à son projet. Laurent Guillo a retrouvé le manuscrit à la bibliothèque de Lyon et l'a publié en 1994 accompagné de variantes et de nombreux commentaires du plus grand intérêt.

Né à Lyon en 1799 dans une famille de négociants, Louis Perrin traversa l'enfance et l'adolescence sans accidents et sans gloire. Comme il montrait des aptitudes et du goût pour le dessin, il suivit durant plusieurs années les cours du Palais des Arts de la ville. Ses parents désireux de lui faire une position le placèrent à dix-huit ans comme saute-ruisseau à l'imprimerie Rusand, dirigée par Zacharie Durand. Il y a tout lieu de penser que ses qualités le firent rapidement progresser et qu'il quitta bientôt sa fonction de commis. En 1822, ayant à peine passé la vingtaine, il acheta l'atelier de Louis Cotty et s'associa à Zacharie Durand. L'affaire ne pouvant faire subsister deux personnes, son associé se retira en 1826. Durant les dix premières années, Louis Perrin vécut de petites commandes techniques, émaillées de temps à autres d'un livre de littérature comme son premier recueil d'œuvres de Louise Labé.
En 1833, il emménagea dans un atelier plus vaste rue d'Amboise et obtint le brevet de lithographe. Son activité d'imprimeur s'étoffait ; il recevait des commandes de l'académie de Médecine, de la société des Chemins de fer de Saint-Etienne et se livrait à de nombreux travaux sans éclat mais lucratifs : rapports, procès-verbaux, billets de train, etc. Cependant, le goût de la Renaissance perçait à travers cette chape de plomb typographique. Par leur souci d'élégance, les productions littéraires – encore rares – commençaient à le distinguer de la concurrence. Il s'essayait à quelques pages de titre décorées de rinceaux, à quelques lettrines, bandeaux et ornements qu'il dessinait lui-même avec une main très sûre et qu'il signait discrètement de ses initiales. Dès 1834, il fut remarqué à l'Exposition universelle où son *Horace polyglotte* reçut une « mention honorable ». Mais sa personnalité n'était pas encore très affirmée et il devait subir parfois le goût à la mode de ses commanditaires : il lui fallait alors composer ces présentations romantiques auxquelles il répugnait et qui faisaient cohabiter jusqu'à huit corps et polices de caractères, mêlant sans discernement les Didot et les gothiques, les gras, les ombrés et les maigres. Cette esthétique troubadour et hétéroclite heurtait ses penchants pour l'homogénéité et la sobre élégance de la Renaissance. Louis Perrin avait déjà montré sa volonté, voire son audace, en achetant une imprimerie à Lyon dans une période de marasme total pour un secteur qui souffrait de la concurrence

parisienne. Il ne craignit pas non plus de remonter le courant de la mode pour retrouver la source de la typographie des Gryphe ou des de Tournes.

Pendant vingt ans, il s'était plié à des commandes de tickets de chemins de fer lorsque intervint l'élément déclencheur de ce que Marius Audin appelle la « seconde manière de Louis Perrin ». Le savant Anatole de Boissieu voulant publier un ouvrage de qualité sur les inscriptions lapidaires à Lyon sollicita naturellement l'imprimeur dont la méticulosité était déjà connue de l'intelligentsia locale. Flatté et soucieux de satisfaire cette personnalité, Louis Perrin prit plusieurs mois pour étudier les formes des lettres sur les monuments sauvés de l'Antiquité. « C'est de ce labeur de quelques mois que sortirent ces belles capitales augustales qui firent l'admiration des lettrés de cette époque » (Marius Audin). Le typographe ne se contenta pas du modèle des capitales du siècle d'Auguste, il dessina aussi un alphabet en bas de casse d'inspiration Renaissance qui lui est propre. « Perrin n'a rien déterré, il a créé des lettres, il a créé un style qui se distingue au milieu de vingt autres, il a créé une beauté typographique qui n'était pas avant lui et que nous avons déjà oubliée » (idem). Il expliqua sa démarche à Georges de Soultrait dans une lettre de 1853 : « Vous me demandez par quel caprice je cherche à ressusciter aujourd'hui ces types du XVI$^{e}$ siècle (…). Pour ma part, j'ai souvent à réimprimer d'anciennes poésies, et ce travail me cause chaque fois un singulier malaise. Je ne peux pas reconnaître dans mes pages d'épreuves ces vers qui me semblent tout autres dans les éditions de la belle époque. Cette orthographe qui jadis fut la bonne, ces expressions et ces tournures vieillies dont je ne suis pas choqué si je les vois dans les bouquins jaunis deviennent autant d'énigmes pour moi dès que je veux les reproduire avec nos caractères modernes sur un papier bien blanc et bien satiné. La Louise Labé que j'ai imprimée en 1824 me fait l'effet d'un faux et me cause du remords (…). Je veux réparer mes torts et rendre à l'avenir mes réimpressions plus intelligibles et plus vraies, en dépit de la mode ». Sortant un peu du cadre qu'il s'est fixé, Perrin imprimera avec ses augustaux dès 1858 des poètes modernes comme Joséphin Soulary ou Villiers de l'Isle Adam.

La publicité qui entoura à partir de 1846 les caractères augustaux fut le premier tressaillement de ce qu'on a appelé le renouveau elzévirien, mouvement typographique illustré par Pierre Jannet, Auguste Aubry, Alphonse Lemerre, Jules Claye ou Jouaust, et qui perdurera jusqu'à la fin du siècle. À compter de la publication des *Antiques de Lyon*, la carrière de Perrin prit un essor nouveau. Sa réputation s'étendit dans un cercle raffiné et il imprima pour Scheuring à Lyon, pour Tross à Londres, pour Curmer et Dentu à Paris, pour Fick à Genève. Ce dernier acheta une série de fontes d'augustaux en 1856 et les utilisa ensuite lui-même. Perrin fut admis dans de nombreuses sociétés savantes ou professionnelles et occupa durant dix ans le poste de président de la Société des Maîtres imprimeurs de Lyon. Il reçut en 1855 la médaille de première classe à l'exposition universelle et, événement rare pour un imprimeur, fut fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1859.

Il ne faut pas déduire de son penchant pour la Renaissance que Louis Perrin était rétif à la modernité. Dès son installation, il chercha à obtenir un brevet de lithographe, technique alors toute nouvelle. De même, il publia avec grand soin quelques ouvrages illustrés par la photographie dans les années 1850, c'est-à-dire dès la naissance de cet art. Il avait aussi fait fabriquer spécialement pour son usage un papier vergé teinté de sa composition qu'il utilisa pour presque toutes ses productions littéraires, papier que le bibliographe Brunet trouvait trop jaune, mais qui a le mérite d'avoir mieux résisté que le vélin blanc du XIX$^{e}$ siècle, sujet aux piqûres et aux rousseurs.

Sa curiosité naturelle et son ouverture d'esprit sont attestées par la variété des livres qu'il a imprimés et dont le champ s'étend de la plus sérieuse érudition à la poésie amoureuse et des hymnes à la Vierge à quelque spirituel ouvrage de scatologie. Affable, dévoué et consciencieux, Perrin s'était attiré la sympathie de lettrés et de bibliophiles lyonnais qui ne lui firent jamais défaut, mais sa grande modestie et son absence d'ambition sociale explique le faible rayonnement de son activité. Son manque de formation littéraire et intellectuelle durant sa jeunesse avait inhibé toute confiance en lui, et jamais il ne s'aventura à rédiger une préface pour l'une de ses éditions. Il avait aussi fait le choix de renoncer à vendre ses caractères à d'autres imprimeurs après un bref essai qu'il avait aussitôt regretté – Fick en avait alors acquis un jeu –, préférant se conserver l'exclusivité de son invention.

D'une constitution fragile et faisant trop bonne chère, victime du surmenage que lui causait son perfectionnisme, Perrin vit sa santé s'altérer à partir de 1860. Souffrant, selon son ami Monfalcon, d'un « ramollissement du cerveau » (Alzheimer ?), il abandonna progressivement la direction de l'affaire à ses ouvriers dévoués et à sa seconde femme, Cécile Grand, épousée en 1847. Cette dernière remplissait

d'ailleurs depuis longtemps des fonctions d'administration et de gestion et l'entreprise glissa en roue libre durant quelques années. Louis Perrin s'éteignit doucement le 7 avril 1865. Le cortège qui suivit le convoi fut nombreux. Selon Aimé Vingtrinier, imprimeur lyonnais de talent, « les ateliers étaient déserts, le deuil était partout ; on comprenait que l'art était fini et que Lyon ne livrerait plus à l'Europe savante ces chefs-d'œuvre d'impression dont les beautés rivalisaient avec les éditions les plus parfaites des temps passés ».

Pendant ce temps, l'état financier de l'imprimerie s'était dégradé. La douzaine d'employés de l'atelier pesait sur les résultats et les commandes avaient diminué. La compagnie des chemins de fer de Saint-Etienne avait brutalement retiré sa pratique à Louis Perrin car elle réclamait l'exclusivité à son imprimeur, or celui-ci n'entendait pas renoncer aux productions bibliophiliques. La veuve de Louis Perrin traita honorablement les projets en cours mais la disparition de celui qui faisait l'âme de la maison coupa l'atelier de ses fidèles littérateurs et historiens. Le marché lyonnais se réduisit au point que Perrin et Boitel demeurèrent les seuls imprimeurs de la ville. La mort de Cécile Perrin en 1870 fit peser toutes les responsabilités sur les épaules du fils, Alfred-Louis Perrin, jeune homme de vingt-deux ans, âge auquel son père avait débuté. Il s'associa à Marinet et conserva la clientèle des librairies parisiennes Dentu et Lemerre, mais la faillite de Nicolas Scheuring, l'un des commanditaires réguliers de l'imprimerie, donna le coup de grâce au jeune homme qui n'avait pas toutes les qualités paternelles ni même maternelles. En 1880, les comptes virèrent au rouge et Alfred-Louis Perrin fut contraint de vendre une partie de l'atelier : les presses, les poinçons des augustaux et certains ornements. Pour 10 000 fr., Lemerre acheta les augustaux et durant trois ans, la maison Perrin subsista avec l'argent dégagé jusqu'à la faillite définitive en 1883. De son côté, Lemerre devint son propre imprimeur et utilisa les caractères Perrin pour sa *Petite bibliothèque littéraire* qui publiait les poètes parnassiens. On perd ensuite la trace des poinçons, et René Ponot suggère qu'ils ont été abandonnés par les enfants de Lemerre à un ferrailleur. Seule, une petite partie des fontes issues de la maison Fick a échappé à la destruction. Pieusement recueillies par Robert Blanchet, ces épaves ont servi en 1985 à imprimer la partie latine du Racine de la Compagnie typographique (n°109).

La bibliothèque de l'atelier Perrin a été vendue en 1880 en 504 lots et un grand nombre d'entre eux étaient enrichis d'annotations ou d'envois d'auteurs remerciant l'imprimeur pour ses soins. En dehors des plaquettes tirées à très petit nombre ou des travaux courants, on estime à quatre-vingts le nombre de belles éditions bibliophiliques, historiques ou littéraires données par Perrin, pour son propre compte ou pour celui d'autres librairies. Le nombre de titres total s'élèverait à un millier.

